

L'agriculture populaire par Bujault.

(Suite.)

Du froment.—Le père Abraham assemble le conseil.—Nous parlerons du froment, dit-il.

Il n'aime pas un guéret fin, comme le seigle, les prés et la baillarge.—Il veut une terre liée, rassemblée et qui se tiennent bien.—Les petites mottes ne font pas de mal.—Le grain veut être appuyé sur une terre un petit peu ferme ; aussi les vieux *cérais* sont souvent bons.

Si, après une récolte binée, la terre est en cendres, mets à plat, passe une ou deux fois le rouleau pour la tasser, l'acacher, la lier la plomber.

Quand faut-il semer le froment ?—L'agriculture est une science de localité ; on ne fait même chose partout. Il y mille espèces de terre, chacune veut sa culture.—Il fait froid ici, chaud là-bas ; il pleut beaucoup dans un pays, presque jamais dans l'autre.—Cette terre est légère et chaude, celle-là forte et froide. Le cultivateur considère tout ça.

En France, on sème le froment pendant sept mois et demi (de la mi-août en avril).—Dans le midi, le blé reste sept à huit mois sur la terre ; dans le nord, dix à onze, sur quelques montagnes, un an.

Aussi le conseil veut un journal partout.

Mes amis, l'hiver est dans un sac, au fond, à la gueule, ou dans le milieu on ne sait où.—Quelquefois, chez nous, il en vient un de bonne heure ; puis deux, trois, quatre petits : ça n'est pas bon pour les blés.—Mieux vaut un bon hiver et qui soit long, que ces *gelassés* qui nous désolent.—D'où suit qu'il périclite de la semence.

Le tout pesé, examiné, passé au four et au moulin, le conseil dit : sème les terres fortes, froides, humides et qui poussent tard, de manière que le grain soit enraciné.

L'année du paresseux ne vient souvent, une fois au plus tous les six ans.—Semaille tardive, récolte chétive.—Tu crains les mauvaises herbes.—Mais essaie, sème plus tôt, sème plus tard la moitié de trois à quatre champs, pendant quatre à cinq ans ; tu jugeras toi-même.—Ne dis pas : j'ai vu du bon blé tardif dans mon champ ; une fois n'est pas coutume ; une hirondelle ne fait le printemps.—Dame ! ce n'est pas petite chose : Tardivaille réussit mal.

Comment, nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, nous y mettons tous nos fumiers, et tu refusais d'essayer !—Sois sûr que le conseil ne se trompe.

Comment vient le froment.—Tu mets un grain en terre, il pousse une racine en bas, une feuille en haut.—Cette racine s'enfonce de trois pouces, toute petite, branchue au bout.—Arrive le printemps, d'un ou deux nœuds qui sont au-dessus du grain, sortent au four plusieurs racines filant entre deux terres.—Alors la première durcit, pourrit et crève.—Du collet de ces petites racines sortent des tiges qui donnent des épis et du grain.

C'est ce qu'on appelle taller ou *gaïsser*. Plus il y a de talles ou de *gaïssons*, mieux vaut le froment.—A froment qui grasse mal, mauvaise récolte.—Quelquefois, chez nous, dans certaines terres, il grasse avant l'hiver.—Tu

dis, mon blé mange son *pougnagne* ; c'est presque toujours vrai, le moissonneur ne trouve bonne poignée en faucillant.—Pourquoi ? Le voici : Les racines de tallage ou de *gaïssons* s'enfoncent peu, d'un demi-pouce à un et demi, deux au plus.—La gelée vient, elles sont en lait, le froid les tue et le *gaïsson* meurt.—Reste le maître brin, et ce n'est rien.

Qu'est-ce que ça dit ? Si tu enterres le fumier au dessous du grain il ne fait rien.—Ca dit encore : il faut bien l'étendre, en mettre assez pour qu'il y en ait partout.—Quand le fumier est éparé, visite ton champ : il y en a plus de la moitié où tu ne vois rien.—Eh bien ! dans ces endroits le blé ne tallera pas, ou les *gaïssons* mourront sans donner d'épis.—Examine où tu as mis les *mouceaux*, n'aurais-tu pas triple récolte, si ton champ était fumé de la sorte ?

Mon cher, pour récolter il faut fumer.—Vingt-cinq arpents bien fumés en valent soixante qui le sont mal.—Fais donc des prés, sème moins et fume mieux.—Ce n'est pas ce qu'on sème, c'est ce qu'on fume qui produit.—Ce que dit là le conseil, un enfant le dirait.

Un mot sur les récoltes.

Le beau temps est enfin arrivé, et partout plus que jamais, sous les rayons bienfaisants de notre soleil d'été, se ravivent les champs, les prés. Espérons que malgré les intempéries du printemps, causes de retard dans les semences, la moisson ne sera pas moins abondante quand nous demanderons à la terre ses produits, lorsque sera venu le temps de la récolte, qui sera bientôt, du moins pour les foins.

La récolte est la fin et le couronnement des travaux de l'agriculture. Il semble que toute sollicitude doive être désormais bannie. Le fruit est mûr, il ne nous reste qu'à le cueillir ; et cependant tout le travail de l'année peut être compromis par notre nonchalance. C'est en approchant des côtes que les naufrages sont les plus fréquents. On pourrait compter les pertes éprouvées par les cultivateurs au moment où la récolte est prête, où les travaux sont accomplis, toute dépense effectuée, comme étant les plus nombreuses et les plus funestes ; perte pour avoir laissé échapper le moment favorable, pour avoir avancé ou dépassé la maturité ; pertes pour les fausses manœuvres, qui détériorent les produits ; pertes pour les mauvais arrangements, qui surchargent l'opération de frais ; pertes enfin, pour les intempéries qui surviennent à cette époque de l'année où les orages sont si fréquents et si imprévus. Le cultivateur expérimenté, qui connaît ces écueils de l'agriculture, n'est jamais plus inquiet et plus affairé que dans ce moment suprême, et c'est par l'opportunité, l'à-propos de ses combinaisons et la rapidité de ses mouvements qu'on peut principalement le juger. Le débutant aura conduit aussi bien que lui tous ses travaux de culture ; c'est aussi que les forces dont il dispose habituellement auront pu y suffire ; c'est qu'il a en un temps, pour ainsi dire, indéfini pour le faire, et que la plupart d'entre